

Jean-Jacques Rousseau botaniste à l'île Saint-Pierre

Autor(en): **Briquet, John**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali**

Band (Jahr): **101 (1920)**

PDF erstellt am: **17.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-90316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jean-Jacques Rousseau botaniste à l'île Saint-Pierre.

Allocution adressée le 30 août 1920 à la Société helvétique des Sciences naturelles à l'île Saint-Pierre,

par M. JOHN BRIQUET.

Il ne saurait s'agir d'apporter ici quelque document inédit à l'histoire constamment fouillée du citoyen de Genève: tout a été dit sur le séjour de J. J. Rousseau à l'île Saint-Pierre et d'abondants commentaires ont été faits à mainte reprise sur les notes renfermées à ce sujet au livre XII des *Confessions* et dans les *Réveries du promeneur solitaire*, cinquième promenade. A défaut de nouveauté de nature à piquer la curiosité des érudits, il nous a semblé qu'il manquerait quelque chose au pèlerinage de la Société helvétique des Sciences naturelles à l'île Saint-Pierre, si le souvenir de Rousseau botaniste n'y était rappelé en quelques mots. Aussi bien ce côté de l'activité si prodigieuse et si universelle du grand écrivain est-il moins connu du grand public: les „Rousseauistes“ ici présents me pardonneront de revenir sur un épisode qui leur est parfaitement connu, les simples naturalistes mêleront peut-être à leur indulgence une pointe d'intérêt.

Le goût de J. J. Rousseau pour la botanique s'est essentiellement développé pendant son séjour à Môtiers dans le val de Travers. Des circonstances diverses, qui ont été souvent exposées, y contribuèrent. Mais ces circonstances n'auraient sans doute pas été suffisantes pour transformer un simple passe-temps en une véritable passion, si des dispositions innées, un tour d'esprit observateur, une sensibilité exceptionnelle en face des beautés de la nature ne l'y avaient poussé. Il faut aussi tenir compte de l'influence exercée sur Rousseau par plusieurs naturalistes suisses, au nombre desquels il convient de citer Garcin et J.-A. d'Ivernois, puis Abraham Gagnebin de la Ferrière, enfin Dupeyrou et Neuhaus. Nous venons d'employer le mot de passion. Cette expression n'est pas exagérée, et les botanistes qui se rappellent l'enthousiasme brûlant de leurs jeunes années, alors que, néophytes, ils pénétraient pour la première fois dans les avenues du jardin de Flore, le comprendront

facilement. „Je raffole de la botanique“ — écrivait Jean-Jacques à d'Ivernois le 1^{er} août 1765 — „cela ne fait qu'empirer tous les jours; je n'ai plus que du foin dans la tête; je vais devenir plante moi-même un de ces matins, et je prends déjà racine à Môtiers, en dépit de l'archiprêtre qui continue d'ameuter la canaille pour m'en chasser!“

Les prévisions de Rousseau — „prendre racine à Môtiers“ — devaient être démenties par les événements, car, peu de temps après, le philosophe-botaniste se voyait contraint par l'hostilité de la population de transporter ailleurs ses pénates. L'idée de se retirer dans l'île Saint-Pierre lui fut sans doute suggérée par ses amis, qui lui représentaient l'île comme un charmant asile. Mais il avait eu l'occasion de se faire lui-même une opinion à cet égard. En effet, au cours de son séjour à Môtiers, Jean-Jacques fit en juin 1765 une excursion à l'île Saint-Pierre. Avec Thérèse Levasseur et d'Ivernois, il descendit par les gorges de l'Areuse à Neuchâtel, se rendit à pied à Cressier et au pont de la Thielle, puis s'embarqua en canot pour gagner l'île. La nouvelle de sa présence s'était répandue dans toutes les localités voisines des bords du lac de Bienne. De nombreuses embarcations sillonnaient les flots: chacun voulait voir le célèbre écrivain. Il réussit pourtant à échapper à cette curiosité et passa dix jours dans une heureuse solitude, occupé alternativement à l'étude de la botanique et à la rédaction de ses *Confessions*. Telle fut l'impression produite par ce premier voyage que, lorsque l'existence au val de Travers devint impossible, et que, lapidé dans sa maison de Môtiers, il dût prendre la fuite, c'est vers l'île Saint-Pierre qu'il dirigea ses pas.

Le 11 septembre 1765, Rousseau s'installait dans quelques chambres du vieux cloître, à l'étage supérieur. On se représente sans peine son état d'âme: l'amertume des déboires passés, l'incertitude du lendemain exerçaient sur lui leur action déprimante. Cependant, un avis de Berne lui laissa entrevoir que le séjour lui serait accordé par le gouvernement; des Bernois influents agissaient en sa faveur; il reçut même la visite de quelques-uns d'entre eux, tels que Tscharnier, Kirchberger et Falkenberg. Et puis, le milieu ne pouvait manquer d'exercer bientôt son effet calmant. Par les petites fenêtres ogivales, le regard de Rousseau pouvait errer sur le lac de Bienne, les sommets neigeux des Alpes bernoises, la ligne mélancolique et douce du Jura. L'automne de 1765 était de toute

beauté, analogue à celui dont nous jouissons en ce moment. Les dimanches et jours de fête, les riverains naviguaient à l'île Saint-Pierre, chantaient, dansaient dans les bois. Rousseau s'associait à ces réjouissances et aussi aux travaux de la saison : Kirchberger le trouva sur un pommier muni d'un sac pour la récolte des fruits !

En arrivant, Jean-Jacques avait en poche le *Systema Naturae* de Linné. Dupeyrou lui envoya le *Florae Parisiensis Prodrromus* de Dalibard. Julie de Bondeli, une de ses admiratrices qui était une amie du botaniste zurichois Usteri, lui envoya un petit herbier suisse pour l'aider dans ses déterminations. C'est avec cette modeste bibliothèque et ces maigres matériaux qu'il se mit au travail. Toutefois, il ne s'en tenait pas à la détermination : armé d'une loupe et d'un scalpel, il cherchait à s'initier à la morphologie des plantes et à pénétrer les secrets de ce que nous appelons aujourd'hui la biologie végétale. „La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, dit-il, le ressort de celles de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la première fois me combloient de joie, et j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la brunelle, comme Lafontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc.“ Emervé par ses observations et ses recherches, Rousseau voyait déjà ces travaux aboutir à une grande monographie botanique de l'île Saint-Pierre. „Je n'y voulois, dit-il, pas laisser un poil d'herbe sans analyse, et je m'arrangeois déjà pour faire, avec un recueil immense d'observations curieuses, la *Flora Petrinsularis*.“ Et ailleurs : „J'entrepris de faire la *Flora Petrinsularis* et de décrire toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur le zeste du citron ; j'en aurois voulu faire un sur chaque graminée des prés, sur chaque mousse du bois, sur chaque lichen qui tapisse les rochers ; enfin, je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fut amplement décrit.“

Ce beau projet n'eut pas de suite, car les influences amies qui s'exerçaient en faveur de Rousseau ne furent pas assez puissantes pour empêcher leurs Excellences de Berne de prendre contre lui un arrêté d'expulsion. Le 25 août déjà, Jean-Jacques quittait l'île Saint-Pierre et le canton de Berne pour se rendre par Bienne et Bâle à Strasbourg.

Si la *Flora Petrinsularis* est restée à l'état de projet, les observations morphologiques et biologiques, la connaissance des plantes acquise dans l'asile de l'île Saint-Pierre ne furent pas perdues. Réunies aux données qu'il eut l'occasion de recueillir en Angleterre dans le nord-ouest de la France, puis à Lyon, à Grenoble, à Bourgoin, et dans tant d'autres endroits qu'il visita successivement au cours de sa vie errante, Rousseau les utilisa plus tard dans ces admirables *Lettres élémentaires sur la botanique*, écrites à la demande de Madame Madeleine Delessert, née Boy de la Tour, pour sa fille Marguerite-Madeleine, „la petite“, comme la désigne Jean-Jacques dans sa première lettre. Or, l'influence des *Lettres élémentaires sur la botanique* a été considérable. A une époque où la science n'était encore exposée que dans de doctes ouvrages écrits en latin, c'était le premier traité élémentaire écrit en français, dans une langue claire et élégante, avec le constant souci d'éveiller et de maintenir l'intérêt de l'élève, avec tout le sens pédagogique que devait posséder l'auteur de l'*Emile*. Traduites en plusieurs langues, les *Lettres élémentaires* ont été l'avant-coureur de la vaste littérature didactique que le XIX^e siècle a vu éclore dans le domaine des sciences.

Mais il y a plus. En même temps qu'il donnait à Marguerite-Madeleine Delessert le goût de la botanique par ses *Lettres*, Rousseau contribuait à en inspirer la passion aux deux frères de la „petite“, à Etienne et à Benjamin Delessert. On sait quelles ont été les conséquences de cette passion. Benjamin Delessert employa une partie de sa fortune à créer un des plus vastes herbiers du monde, herbier qui, après sa mort, a été donné par ses sœurs à la Ville de Genève et qui, constamment augmenté depuis 1869, constitue un admirable instrument de travail et une source de documents scientifiques de premier ordre. Nous voilà, en apparence, bien loin de l'île Saint-Pierre. Et cependant un fil ténu relie le point de départ et le point d'arrivée. En matière d'histoire, tout se tient : le pèlerinage de la Société helvétique des sciences naturelles nous fournit l'occasion de le constater une fois de plus.